



Alice Gros

MA RÉSILIENCE

Mes combats contre la maladie

Alice Gros

Ma Résilience

Mes combats contre la maladie

© Alice Gros, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-4461-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour me contacter :

Alicgros@gmail.com (Alice sans le « e »)

Instagram : alicgros

Préface

Bouleversant et sans tabou le témoignage d'Alice est, au-delà des douleurs et des souffrances, un formidable message de vie et d'espoir.

Ses mots sont percutants, sans pudeur, ils sont bluffants de vérité, de générosité aussi. Alice nous offre une grande leçon de courage, la preuve qu'après la douleur, la peur, la culpabilité aussi, une nouvelle vie est possible, encore plus intense, toujours plus précieuse.

Alice a vécu la maladie dans sa chair, puis celle de sa grand-mère dans son cœur. « La perdre et la voir souffrir ont été les choses les plus difficiles à vivre dans ma vie », confie-t-elle à son propos.

Ma résilience raconte le combat contre le cancer d'une petite fille d'une incroyable lucidité, d'une grande maturité aussi. Confrontée à la plus difficile des épreuves de vie, elle ne baisse pas les bras, portée par l'insouciance de l'enfance, peut-être, mais surtout par l'amour de ses parents et de ses deux frères.

Alice avait 18 ans lorsqu'elle est venue à Chamonix en 2006 suivre un stage dans la maison À Chacun Son Everest, durant cette difficile période de l'après-cancer.

Quinze ans plus tard, elle témoigne et se fait tatouer le logo ACSE sur le poignet. Quel bel hommage à notre cause !

Dans sa chambre d'hôpital, du fond de son lit de souffrance et de combat, Alice a su se construire son pays des merveilles.

Aujourd'hui, elle veut partager son expérience pour qu'elle puisse servir à tous ceux qui traversent l'épreuve de la maladie.

Ton témoignage fait du bien. Merci Alice.

Christine Janin,

médecin et alpiniste,
fondatrice de l'association
À Chacun Son Everest

Introduction

J'ai longtemps réfléchi au titre que je donnerais à mon livre.

J'ai finalement choisi : *Ma résilience*.

Résilience, parce que le mot décrit ce principe qui fait que, même terrassées par les pires tragédies, des personnes peuvent trouver la force de se reconstruire sans se résigner à la fatalité du malheur.

La vie est injuste ; j'ai appris qu'elle l'était à l'âge de 13 ans, quand un cancer m'est tombé dessus. La vie est injuste et on est tous impuissants face à cette injustice. Il n'y a ni raison, ni cause, ni coupable, et c'est le plus difficile à accepter.

Je suis une combattante malgré moi, et maintenant je vis parmi vous, comme si de rien n'était.

Je m'appelle Alice, j'ai eu 31 ans cette année, et j'ai décidé d'écrire sur mon cancer – en tant que malade, donc – et sur celui de ma grand-mère – en tant que personne proche d'un malade.

Je le fais, premièrement, parce que j'en ressens le besoin. Je sais que ça me fera du bien de poser toutes ces choses qui me passent par la tête, de coucher le récit de mon combat, et de parler de tout ce qui a participé à construire la personne que je suis devenue aujourd'hui.

Deuxièmement, parce que je me dis qu'on ne parle pas assez de ceux qui survivent, et que si cela peut aider quelqu'un qui traverse un tel combat, ou quelqu'un qui l'accompagne, j'en serai ravie ; j'ai envie de montrer qu'on peut tous se battre ou se relever quelle que soit la tempête que l'on traverse.

Troisièmement, parce que j'ai aussi connu la place de celui qui est *à côté*. Voir quelqu'un qu'on aime tomber malade, c'est une épreuve à laquelle j'ai dû faire face, et je sais ce que l'on peut ressentir ; c'est sûrement la chose la plus difficile que j'ai eue à vivre dans ma vie.

Mon histoire

J'ai eu une leucémie à 13 ans, en 2002, et j'ai eu la chance d'en guérir. J'ai été suivie pendant quinze ans, jusqu'en 2017.

J'ai été très bien prise en charge dans mon hôpital et j'ai été merveilleusement bien accompagnée par ma famille que j'admire toujours pour ça.

L'année de ma guérison, en 2007, j'ai perdu ma grand-mère, une personne qui était plus qu'un pilier pour moi. Ça m'a dévastée.

Mon dernier rendez-vous de suivi, c'était donc en 2017. Mon hématologue, le docteur Benoît B. – celui qui m'a annoncé le diagnostic et qui m'a suivi pendant quinze ans – m'a dit adieu cette fois. Et depuis, je ressens comme un *vide* dans ma vie : je dois tourner une page. Alors j'écris tout ce que j'ai vécu, comme pour faire le bilan.

Je n'oublierai jamais, c'est sûr ; parce que ce que j'ai traversé a contribué à construire la femme que je suis devenue. J'écris aussi parce que j'aimerais qu'on me lise ; j'ai tellement de choses à dire concernant toutes ces années que lorsque le sujet est abordé, j'ai toujours peur de ne pas m'arrêter.

Lorsque l'on survit à un cancer, et que l'on reprend une vie *normale*, c'est comme si l'on revenait de la guerre mais que personne ne s'en doutait. Je marche dans la rue, je prends le métro, je travaille, je croise des regards... mais il n'y a marqué nulle part : *Je me suis battue contre un cancer*.

Personne n'imagine qu'il y a quelques années, je n'avais plus de cheveux sur la tête ou que j'étais enfermée dans une chambre d'hôpital, ni que je suis restée chez moi pendant des mois.

Des fois, j'aimerais que ce soit vraiment marqué, pour que ceux qui traversent ça aujourd'hui – malades ou accompagnants – gardent espoir ; pour leur dire que moi aussi, je suis passée par là, qu'ils ne sont pas *seuls* ; pour qu'ils aient moins peur.

J'ai eu la chance de ne jamais avoir eu peur de mon cancer. J'étais encore jeune, j'étais encore une enfant, naïve face aux dangers de la vie. Ce 14 février, lorsque le docteur Benoît B. est venu dans ma chambre me dire : « On sait ce que tu as et il va falloir être courageuse et ça va être long, c'est une leucémie »,

j'ai juste demandé si j'avais une chance de guérir. Il m'a répondu que oui. Je me suis de suite rendormie sans imaginer ce qui m'attendait, ni penser au fait que la réponse aurait pu être : *Non*.

D'ailleurs, je ne savais pas ce qu'était une leucémie. Ce n'est que quelques mois après que j'ai appris que c'était en fait un cancer ! Un ami du collègue m'appelle pour prendre des nouvelles et me dit : « Je ne savais pas que tu avais un cancer ». Je lui réponds : « Mais non, enfin, je n'ai pas de cancer ! » et je me retrouve à aller chercher dans le dictionnaire le mot *leucémie*. C'est là que j'ai su !

Mais ça n'a pas changé grand-chose. Je sais qu'à cet âge, je n'avais pas peur du mot *cancer*. C'est un mot qu'on apprend tous à connaître, tôt ou tard. De près ou de loin. Et je sais que de ne pas en avoir eu peur m'a beaucoup aidé dans mon combat au quotidien. Je n'étais jamais inquiète et je n'ose imaginer ce que ressentaient mes parents. Ils ont fait preuve d'un courage indescriptible, d'une force surhumaine, et d'une aide omniprésente.

J'ai toujours vu le sourire sur leur visage. Comme sur celui de mes deux frères, d'ailleurs : toujours là pour jouer avec moi, rigoler, vivre. Je les admire tous. Et aujourd'hui, à travers ce combat que nous avons mené ensemble – parce que oui, eux aussi, ils ont combattu –, nous avons créé ce lien qui nous unira toujours. Je cite mes parents et mes frères, mais mes oncles, tantes, cousins, grands-parents, amis, ont tous été présents à un moment donné.

Mais revenons au commencement, et au début de ma maladie.

Un lundi matin, je ne me suis pas sentie très bien au collège, et j'ai ressenti un malaise au moment du déjeuner. On m'a emmenée dans le bureau de la directrice qui a appelé mes grands-parents pour venir me chercher. Ils m'ont emmenée chez le médecin qui a supposé une faiblesse liée à la venue de ma puberté. Je suis donc rentrée chez moi.

Le mardi, journée fiévreuse, mal de gorge qui arrive. Et c'est pendant la nuit du mardi au mercredi que tout a basculé : je suis montée à 41 ° de fièvre, j'ai eu des hallucinations, des douleurs dans les jambes, je saignais du nez et j'avais du mal à respirer. Mes parents ont donc rappelé un médecin généraliste dès mercredi matin.

La docteure, docteure Cécile L., m'ausculte et dit qu'elle ne sait pas ce que

j'ai, qu'il faudrait faire une prise de sang. Celle-ci est faite, analysée très rapidement, et le téléphone sonne : le laboratoire annonce que mes globules rouges et blancs sont trop bas, et qu'il faut vite m'emmener aux urgences pour me prendre en charge. Le médecin décide plutôt – étant donné la situation – d'appeler le SAMU.

Ma mère m'a raconté que cette médecin a tout géré avec un sang-froid et une réactivité exemplaires et que ses décisions furent capitales.

C'est elle qui a demandé la prise de sang, c'est elle qui a organisé la venue du SAMU, et c'est elle qui a coordonné le transport vers un service spécialisé et non aux urgences. Chaque minute écoulée était cruciale et elle l'avait bien compris.

Je suis donc emmenée sur un matelas gonflable qui m'évite les coups, avec un masque à oxygène sur le nez, direction l'hôpital Saint-Louis. On me met directement dans une chambre aseptisée du service d'hématologie pédiatrique.

Le lendemain, on me fait un examen plus poussé – un myélogramme – pour savoir pourquoi tous mes globules sont aussi bas. C'est là que le diagnostic est posé et que l'on apprend que j'ai un cancer du sang.

En fait, mon cancer – un cancer des globules blancs – s'était développé sans aucun signe. Il avait empêché tous mes globules de devenir matures : aussi bien les blancs qui me protégeaient contre les microbes du quotidien, que les rouges et les plaquettes qui permettent de coaguler. Et c'est une infection bénigne qui a permis de découvrir tout ça ; parce que contrairement à une personne en bonne santé, je ne pouvais pas la combattre, et mon état a empiré.

J'ai appris après que j'étais en choc septique : l'infection contre laquelle je ne pouvais plus me battre se répandait en moi, et j'avais presque atteint le stade de non-retour.

L'annonce du diagnostic faite, ce jeudi 14 février, je me retrouve donc dans ma chambre d'hôpital, avec tout ce personnel soignant qui porte des masques, au sein du service d'hématologie pédiatrique, duquel je ne suis sortie qu'un mois et demi après. On m'a mise sous antibiotiques pour m'aider à combattre l'infection, et on a commencé la chimio dès le lendemain, un vendredi, afin de commencer à soigner mon cancer.

C'est vrai que je n'ai pas eu trop le temps de réfléchir ni de comprendre tout